

Title	Ma rencontre avec le Japon, la région du Tôhoku
Sub Title	私と日本・東北地方との出会い
Author	ガボリオ, マリ(Gaboriaud, Marie)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2022
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.74 (2022. 3) ,p.7- 13
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	ガボリオ・マリ教授退職記念論文集
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20220331-0007

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Ma rencontre avec le Japon, la région du Tôhoku

Marie GABORIAUD

Il y a des choses qui arrivent dans la vie et que l'on peut difficilement expliquer. Mon intérêt pour le Japon en est une. Ce fut vers l'âge de 17 ans que ce pays fit dans mon existence, une irruption aussi imprévue qu'irrésistible. Quand j'étais au lycée de Barbezieux, un lycée du département de la Charente, dans le Sud-Ouest de la France, notre professeur de français, Monsieur Jean-Claude Ramade, professeur qui savait intéresser merveilleusement ses élèves et leur ouvrir des horizons prometteurs, nous avait dit soudainement un matin : « Les langues orientales, c'est l'avenir ». L'avenir, je ne savais pas alors ce que cela pouvait être. Pourtant, dans ma tête, il y eut un déclic à ce moment-là. À cette époque, n'existait pas cet outil magique qu'est Internet. Aussi, à l'heure du déjeuner, je me retrouvais à la bibliothèque du lycée pour chercher où on pouvait apprendre le japonais. Pourquoi le japonais et pas le chinois ou une autre langue orientale? Je ne peux justifier ce choix encore aujourd'hui et sans doute ne le pourrai-je jamais. Était-ce d'ailleurs un véritable choix ou bien un nom de langue inconnue qui m'était sorti subitement de la tête ou un événement de mon enfance qui aurait déclenché, sans que je n'en eue conscience, cet intérêt pour ce pays? Je l'ignore. Toutefois, hasard ou non, à l'âge de 13 ou 14 ans, dans un journal intime que je tenais régulièrement, j'avais écrit quelques lignes sur le peuple japonais que j'imaginai, après avoir aperçu une personne asiatique vendant des jouets sur

le marché de ma petite ville. Je l'avais crue japonaise. Mais avec du recul, sans aucun doute, cette personne devait être d'origine chinoise ou vietnamienne. Le Japon était donc déjà bien présent dans ma tête, sans que je ne sache pourquoi. Des années plus tard, ma mère a retrouvé ce journal avec surprise et amusement. Alors étudiante au Japon, j'en avais moi-même oublié l'existence.

De la bibliothèque de mon lycée, je me souviendrai tout particulièrement de l'étagère sur laquelle étaient alignées les brochures concernant l'orientation scolaire, parmi lesquelles j'avais découvert, comme par magie, l'existence de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales (INALCO) à Paris, où je décidais de passer, un an après, les premières années de mes études supérieures.

Jusqu'alors, le Japon, sa culture n'avaient jamais fait partie à l'évidence de mon univers. Née dans un petit bourg du Sud-Ouest de la France non loin de la ville d'Angoulême, ce n'est qu'en arrivant à Paris pour y faire mes études que je découvris réellement le monde. Devant vivre dans une résidence universitaire où je devais côtoyer de nombreux étudiants étrangers venus comme moi faire leurs études à Paris, il fallait m'affronter à des cultures différentes. D'autant plus, j'y étais venue pour y étudier le japonais. Hors, je ne savais alors que très peu de choses sur le Japon. Ma première année à l'INALCO fut donc une année de découvertes sans fin. Les premiers Japonais dont je fis la connaissance furent mes professeurs. Ce ne fut que deux années plus tard que je vins enfin au Japon pour la première fois, pendant les vacances d'été, durant un mois, avec une de mes meilleures amies de l'INALCO. Je me souviens de nos moments de joie et d'excitation en voyant dès notre arrivée autant de Japonais d'un seul coup, toutes les enseignes en caractères chinois de toutes les couleurs, des bruits, des odeurs particulières et la chaleur humide de l'été à laquelle nous n'étions pas habituées. Nous étions aussi, à chaque instant, profondément émues par l'extrême gentillesse

des Japonais. Loin de notre famille, de notre quotidien, nous nous sentions libres, insouciantes et c'était le premier grand voyage de notre vie. Nous étions heureuses de découvrir réellement le pays dont nous avions choisi d'étudier la langue, la culture et que nous aimions passionnément. À l'époque, nous avons trouvé une chambre à louer chez un jeune couple et nous allions le soir au bain public, moment où on avait le plus l'impression d'entrer dans l'intimité des Japonais, et où on y rencontrait des gens du quartier avec lesquels nous pouvions parler. Ce premier voyage au Japon fait partie de ces événements que l'on n'oublie pas. Revenues en France, nous rêvions seulement d'y repartir.

Ce ne fut que quelques années plus tard que j'y revins dans le but précis d'y faire des recherches sur la société rurale japonaise. Cette orientation, je la dois tout d'abord à un livre [*The land reform in Japan*] (Ronald Dore, Oxford University Press, 1959). Après sa lecture, j'avais parlé de mon désir de faire des recherches sur le Japon rural à Monsieur Jean-Jacques Origas, professeur inoubliable de l'INALCO, passionné par l'enseignement de la langue japonaise, toujours à l'écoute des étudiants, et il m'avait alors encouragé à le faire dans le cours de maîtrise dans lequel je me préparais à entrer. Ce fut Monsieur Michel Vié, professeur d'histoire japonaise qui dirigea mon mémoire. Désirant dès lors continuer mes recherches dans le cours de doctorat, je cherchais un professeur qui travaillerait sur ce sujet car aucun enseignant de l'INALCO n'était alors vraiment spécialiste de ce domaine et j'ai eu la grande chance de rencontrer Monsieur Augustin Berque qui connaissait bien le monde rural japonais et qui accepta de diriger mes recherches à l'EHESS. C'est grâce à son enseignement exceptionnel, ses précieux conseils, que j'ai pu obtenir l'année suivante, une bourse du Ministère de l'éducation japonais qui me permit d'étudier à l'université du Tôhoku où Monsieur Berque m'avait présenté un professeur qui pouvait m'y accueillir, Monsieur Otoyori Tahara, sociologue, grand spécialiste de Pierre Bourdieu mais dont les travaux por-

taient également sur la société rurale japonaise.

Mon deuxième séjour fut donc beaucoup plus long et studieux. J'ai passé quatre ans à Sendai en tant qu'étudiante du cours de doctorat, en sociologie rurale dont la première en tant qu'auditrice libre, à l'université du Tôhoku. Ayant écrit mon mémoire de maîtrise sur les répercussions de la réforme agraire de 1946 sur le développement de l'agriculture japonaise, je voulais voir de mes propres yeux ce qu'étaient devenues les campagnes, faire des enquêtes dans des villages de cette région du Nord-Est du Japon. Quelques mois après mon arrivée, je décidais donc de concentrer mes recherches sur l'étude d'un village, et notamment sur ses changements socio-économiques depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et j'avais choisi sur les conseils de mon directeur de recherches qui connaissait bien la région, un petit village rizicole situé dans la plaine de Shônai, tout près de la ville de Sakata, dans le département de Yamagata. L'étude de cette communauté villageoise a été pour moi déterminante et m'a permis de porter un regard différent sur le Japon. Les débuts n'y furent pas faciles notamment à cause des difficultés de la langue, du dialecte local, la lecture des documents manuscrits anciens que je devais déchiffrer et la perception d'une réalité difficile à saisir pour quelqu'un de l'extérieur. Ce genre d'étude de terrain exige beaucoup de temps et il faut avant tout établir des relations de confiance avec ses informateurs. Mais analyser dans sa globalité un village me semblait important et constituer un excellent point de départ pour mieux comprendre la société et la culture japonaises. Et c'est grâce à la rencontre de toutes les personnes qui m'ont ouvert la porte de leur maison mais aussi celle de l'histoire de leur famille, m'accordant beaucoup de temps et patience pour m'expliquer tout ce que je leur demandais, que j'ai pu mieux saisir ce que pouvait être un village japonais, son organisation sociale et bien plus encore. Je continue aujourd'hui encore à y aller régulièrement. Ce village est devenu au fil du temps « mon village ».

L'étude de cette communauté villageoise d'une cinquantaine de maisons était pourtant comme un puits sans fond. J'ai pu particulièrement y étudier l'histoire de ses familles se perpétuant dans les mêmes lignées depuis des siècles pour certaines, ses mécanismes de fonctionnement et les changements qu'elle avait subis au cours des dernières décennies. J'ai eu aussi le privilège d'assister aux rites annuels du sanctuaire shintoïste où est célébrée la divinité protectrice de la communauté, ce qui m'a permis de réfléchir sur leur importance dans la vie quotidienne des villageois. J'ai pu me pencher également sur l'usage des noms de maison (*yagō*), datant pour les plus anciens d'avant le port obligatoire des noms patronymiques depuis 1875, et qui sont toujours utilisés de nos jours pour différencier les familles particulièrement celles de la même lignée, qui portent le même nom de famille mais aussi parce que ce nom de maison est plus encore le symbole de leur pérennité et de leur insertion dans l'espace villageois.

Par ailleurs, depuis mon arrivée au Japon, l'usage de la photographie a toujours été essentiel pour enregistrer ce que je voyais notamment lors de mes enquêtes sur le terrain mais aussi pour les offrir aux personnes que je rencontrais. Plus tard, je me suis intéressée, un peu par hasard, aux photographies de l'époque Meiji durant laquelle les studios firent leur apparition un peu partout. Ne connaissant pas bien les deux principales villes de cette région de Shōnai, Sakata et Tsuruoka, j'ai pensé que retracer l'histoire de ces premiers studios me permettrait d'en savoir plus sur la société urbaine locale et sur leur passé. Les portraits ou paysages de cette époque, pris par ces premiers photographes constituent aujourd'hui de précieux documents qui nous permettent de porter notre regard sur cette période où le pays s'ouvrait à l'Occident, à sa culture, à ses techniques et était en plein bouleversement. Dans la ville de Sakata, il y avait une femme photographe qui avait ouvert son propre studio dans les années 1890, ce qui était alors rare au Japon, et surtout dans une petite ville de province. Et j'ai cherché alors à savoir s'il y

en avait eu d'autres dans la région du Tôhoku, et ces dernières années, mes recherches m'ont emmenée jusqu'à Hirosaki, dans la préfecture de Aomori où se trouvaient deux sœurs qui avaient également ouvert un atelier de photographie au début des années 1880 et je me suis penchée également sur leur histoire, les clichés qu'elles ont laissés.

En plus de ces recherches dans la région du Tôhoku, c'est à l'Institut franco-japonais de Sendai qui existait alors, que j'ai donné mes premiers cours de français lorsque j'y étais étudiante. Les professeurs natifs étant rares à l'époque, on me demanda aussitôt mon arrivée d'y donner quelques cours. Ce fut ici que je rencontrai mes premières grandes amies japonaises, et j'aimais cet endroit, j'aimais y enseigner. J'y retrouvais un peu mon pays dont j'avais parfois la nostalgie.

La région du Tôhoku est un des endroits que je connais le mieux au Japon pour y avoir beaucoup voyagé notamment pour mes enquêtes et vécu les premières années de mon séjour. J'y ai rencontré un certain nombre de personnes qui me restent chères, et c'est sans doute pour ces raisons que j'y suis profondément attachée. J'aime aussi les traditions qui y sont encore préservées, les paysages ruraux qui m'invitent à la nostalgie au fil des saisons et surtout les gens dans les campagnes, dont l'hospitalité, l'humilité m'ont marquée à jamais. Je tiens à continuer ma marche aussi longuement que possible dans les villages du Tôkoku où comme un peu partout ailleurs, le vieillissement de la population s'accélère et le nombre d'agriculteurs diminue.

Pour terminer, je voudrais témoigner ma profonde gratitude aux professeurs dont j'ai cité le nom ci-dessus et que j'ai eu la chance de rencontrer ainsi que tout le personnel de l'université Keio pour sa compétence et sa gentillesse. Je voudrais aussi remercier chaleureusement mes collègues, avec qui j'ai été très heureuse de travailler. J'ai aussi une pensée particulière pour les professeurs qui m'ont ouvert les portes de l'université Keio en 1996, ce qui fut une des plus grandes chances de ma vie. Ma reconnaissance envers

eux est infinie. Je remercie aussi tous les étudiants à qui j'ai eu le bonheur d'enseigner et qui m'ont apporté beaucoup d'énergie durant ces longues années. Enfin, je ne peux oublier le soutien de mes parents qui ont toujours respecté mes choix et m'ont laissé partir au Japon, un pays si lointain à l'époque, malgré la tristesse, l'inquiétude que cette séparation signifiait pour eux.

Merci du fond du cœur à toutes et à tous.